

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 4 JUIN 1887

No 37



UN MONTREUR D'OURS DANS L'EMBARRAS

MASSON (à Langevin et à Caron).—Ma santé ne me permet plus d'exhiber cet ours. Je vais vous le passer à bonne condition. Il n'a seulement que deux défauts, celui d'être cramponné à son poteau et l'autre de sucer sa corde.

CARON.—Je l'achèterais bien, moi, mais mon ami Langevin ne veut pas me laisser faire.

LANGEVIN.—Quant à moi, inutile d'y songer. J'ai trop de responsabilité et d'occupations dans le moment et, qui sait, d'un jour à l'autre je puis être appelé à servir mon pays dans une sphère plus étendue. Tâchez de vendre votre ours à Chapleau.

De la manière de ne pas parler aux enfants.

L'autre jour nous étions assis dans un char urbain de la rue Notre-Dame, en face d'une vieille fille avec une figure pâle et émaciée. Elle causait avec un gamin de quatre à cinq ans qui lui posait une série de questions interminables. Nous ne pûmes nous empêcher de prêter l'oreille à leur conversation.

—Qu'est-ce que c'est que ça, ma tante ? dit l'enfant en montrant du doigt une charge de foin sur une charrette.

—Ça, c'est du foin, mon petit.

—Qu'est-ce que c'est le foin ?

—Mais, mon enfant, du foin, c'est du foin.

—De quoi est-ce fait ?

—C'est fait avec de la terre, de l'eau et de l'air.

—Qui est ce qui le fait ?

—C'est le bon Dieu, mon enfant.

—Est-ce qu'il le fait le jour ou la nuit ?

—Il le fait pendant le jour et pendant la nuit.

—Et les dimanches aussi ?

—Oui, tout le temps.

—Est-ce que ce n'est pas méchant de faire du foin le dimanche ?

—Oh ! je ne le sais pas. Tiens-toi tranquille, petit Joe, comme un bon petit garçon, ta tante est bien fatiguée.

Après une minute de silence, l'enfant reprit :

—D'où viennent les étoiles, ma tante ?

—Je ne le sais pas. Personne ne le sait.

—Est-ce que la lune les a pondues ?

—Oui, je le pense.

—Est-ce que la lune peut pondre des œufs aussi ?

—Je suppose que oui. Ne me fais plus de questions, je t'en prie.

Après un autre moment de silence, l'enfant revient à la charge.

—Je pense qu'une baleine peut pondre des œufs, crois-tu ça, ma tante ?

—Oh ! oui, je pense que oui, répondit la vieille fille éhontée.

—As-tu jamais vu une baleine dans son nid ?

—Oh ! je pense que oui.

—Où ça ?

—Je veux dire non. Ti Joe, il faut absolument que tu te tiennes tranquille. J'en ai assez. Je commence à devenir folle.

—Qu'est-ce qui te rend folle, ma tante ?

—Oh ! mon petit, ce sont les questions que tu me fais.

—As-tu jamais vu une petite mouche manger du sucre ?

—Oui, mon enfant.

—Où ça ?

—Tiens, ne bouges plus sur ton siège. Tu vas te taire immédiatement, ou je vais te donner une claque. Ainsi, tu me comprends, pas un mot de plus !

La vieille fille accompagna ses dernières paroles par un geste des plus significatifs. Elle pointa son index vers l'enfant comme si elle était pour lui crever un œil. Si ç'eût été une femme réellement méchante, elle aurait lâché un juron.

Dire qu'il y a, dans la puissance du Canada, au moins 700,000 enfants dans le genre de celui dont nous vous parlons !!

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 4 JUIN 1887



Assemblée de Ministériels à Montréal.

Les amis du cabinet Mercier se sont réunis hier dans la maison du gouvernement, rue St-Gabriel, afin de discuter des changements ministériels. Pour une raison ou pour une autre, l'Hon. M. McShane n'était pas présent à l'assemblée.

Mercier.—Mes amis, nous avons passé une heureuse session et maintenant il s'agit de vous tracer un programme pour la vacance. J'ai passé deux mois et demi sans procession ni triomphe d'aucune sorte. Il ne faut pas perdre l'habitude de ces choses-là. Vous avez parlé de me donner un banquet, mais j'ai songé que ce genre de triomphe ne serait pas assez épatant aux yeux du peuple. Chapleau a trouvé autant de messieurs de \$5 qu'il a voulu, mais moi je connais les Rouges; je suis sûr qu'il me sera impossible de réunir plus de 200 libéraux à \$2. Nous ferions un fiasco complet avec le banquet. Des amis ont eu une idée lumineuse en projetant un pique-nique monstre à St-Hyacinthe. Les amis n'auront qu'à payer 50 cts par tête pour avoir le plaisir de m'entendre parler avec Laurier, Langelier et les autres tribuns du parti. M. Phaneuf nous garantit le succès de la démonstration.

Phaneuf.—Vous avez raison, j'en répons. Il y aura au moins 250 personnes sans compter les billets de faveur.

Gagnon.—Connait-on les sentiments des Castors au sujet de ce pique-nique. Viendront-ils en nombre suffisant pour montrer la force de leur parti? Ces gens-là ça peut "tergiver" d'un moment à l'autre.

Beaugrand.—Il faut distinguer. Il y a Castor et Castor. Si vous entendez par Castor des hommes comme Bourbonnais, Trudel et consors, il est évident que ces gens-là viendront en masse si on leur donne des billets gratuits. Un Castor est toujours dur à la détente, à quelque fraction du parti qu'il appartienne. Quant à moi, je m'engage à publier toutes les réclames possibles en faveur du pique-nique à condition que cela me paie au moins cinq centins la ligne.

Mercier.—Je compte sur vous, mes amis, pour faire réussir ce pique-nique.

Phaneuf.—Je suis d'avis que la "boisse" devrait être servie gratis aux vrais amis du parti. Vous verrez arriver les Castors en masse lorsqu'ils seront sûrs de n'avoir rien à payer.

Mercier.—Que pensez-vous de l'idée de faire parler Galipeau en public?

Duhamel.—La suggestion mérite considération. Galipeau nous amènerait environ mille ouvriers du faubourg Québec.

Phaneuf.—C'est fait, nous amènerons Galipeau.

Mercier.—Il serait bon d'annoncer dans la Patrie et l'Etendard que je me propose de partir prochainement pour l'Europe. Le pique-nique sera un pique-nique d'adieu. Il n'y a rien qui pose un homme comme un voyage en Europe.

Le G. V. Trudel fait alors son apparition dans l'assemblée en compagnie du sénateur Bellerose et de plusieurs Castors à longs poils.

Le G. V.—Pourriez-vous nous dire le sujet de la discussion?

Mercier.—Vous arrivez fort à propos, M. Trudel. Il est question de vous inviter avec vos amis à un pique-nique donné en mon honneur.

Le G. V.—Beaugrand en sera-t-il?

Mercier.—Certainement, il en sera.

Le G. V.—En ce cas je n'y irai pas. Beaugrand m'a fait des bêtises. C'est un visage à deux faces. Il me fait belle façon dans son journal, mais ça ne l'empêche pas d'accaparer toutes les impressions du gouvernement à Montréal. J'ai une imprimerie qui vaut la sienne et je crois que j'ai rendu plus de services au parti.

Beaugrand.—Arrête un peu, tu vas un peu trop loin, mon ami. Non content de me faire l'affront d'avoir refusé d'aller à mon banquet au Windsor, tu vas en pleine Cour Supérieure déclarer que tu ne me connais pas, que tu n'es jamais entré dans les bureaux de la Patrie, que tu ne frayas aucunement avec mes rédacteurs. Par exemple, ça c'est un peu fort. Il est vrai que notre amitié ne date pas de loin, mais les amis sont les amis. On n'en rougit pas en cour ni dans les hôtels.

Le G. V.—Des amis comme toi, plus un homme en a, plus il est pauvre. Tu veux tout accaparer pour toi tout seul. Penses-tu que moi, je n'ai pas des amis à caser comme toi dans les bureaux du gouvernement? Crois-tu que je n'ai pas autant de droit que toi au partage? C'est l'Etendard qui vous a donné le pouvoir. Rappelez-vous de ça.

Mercier.—Calmez-vous, mes amis, vous avez tort tous deux, en parlant de la sorte. Je ferai tout mon possible pour vous récompenser tous deux selon vos mérites. Allons, faites la paix ensemble.

Le G. V.—La paix sera faite lorsque j'aurai ma part des impressions du gouvernement.

Beaugrand.—Je me fiche de son boudin qu'il pourra manger avec ses carottes.

Mercier.—Voyons, M. Trudel, vous ne refuserez pas de venir à mon pique-nique.

Le G. V.—Je refuse positivement. Les choses devront changer, sinon je vous assure qu'il y aura du gratage dans le camp.

Mercier.—Qu'exigez-vous de moi?

Le G. V.—Je veux la place de protonotaire pour un de mes amis, Charles Champagne ou Nazaire Bourgouin.

Duhamel.—Et moi donc, pensez-vous que je vais me têter le pouce. Un ministre, ça passe avant les autres candidats.

Le G. V.—J'insiste sur la nomination d'un de mes amis.

Il y eut alors un tohu-bohu dans l'assemblée. Les Rouges et les Castors deviennent si tapageurs que le président fut obligé de quitter le fauteuil, et les assistants se dispersèrent en se disant des gros mots et en gesticulant comme des énergumènes.

Au moment où nous mettons sous presse, on nous apprend que les Castors ont décidé de ne point prendre part au pique-nique de Mercier.

LE DESAVEU.

Winnipeg a les oreilles dans le crin parce que le gouvernement fédéral ne veut pas donner des coups de canif dans la charte du Pacifique.

A Winnipeg, on ne se mouche pas avec des quartiers de terrine, si l'on en juge par les prétentions de l'honorable M. Norquay, premier ministre de Manitoba. Il voudrait obliger le cabinet de Sir John à déclarer la guerre au Pacifique en ne donnant pas son veto à un bill autorisant les lignes améri-

aines à se souder à notre grande ligne transcontinentale. Winnipeg a aujourd'hui la fièvre des chemins de fer. Cinq lignes passent dans la capitale du Manitoba, et elles ne suffisent pas. Il lui faudrait encore une vingtaine de voies ferrées allant on ne sait où.

Le Pacifique tient mordicus au monopole que lui accorde sa charte et certe il a raison. Ses directeurs, comme nos lecteurs le savent, ont résolu d'enlever leurs work shops de Winnipeg et de les transporter à Port Arthur le jour où l'on permettra aux Yankees de construire des lignes rivales.

Notre caricature représente Norquay dans sa véritable position. Sir John est là avec le fouet du désaveu, prêt à morigéner le Premier de Winnipeg, s'il s'avise de couper la branche qui l'unit au tronc du Pacifique.

Si Norquay persiste à couper la branche en question, Manitoba dégringolera avec lui.

Heureusement Sir John a eu une majorité de 49 voix sur la question du désaveu.

COUPS D'ARCHET

Sara Bernardth est une ennemie mortelle des corsets. Ce n'est pas étonnant. Elle ne pourrait pas porter un corset sans avoir des bretelles.

Dans le train-express de Québec. Un enfant demande à son père pourquoi on a accroché une hache dans le wagon.

—Mon fils, dit le père, c'est pour couper les sandwiches qu'on va nous servir à la prochaine gare.

Les virgules ont parfois leur importance témoin l'annonce suivante publiée dans un journal de cette ville :

ON DEMANDE

Un jardinier sachant conduire la charrue et sa femme.

\$200, chauffé et logé avec les légumes.

Les officiers du 65^e bataillon ayant jugé à propos d'acheter des tambours et des clairons chez un marchand d'instruments de musique de la rue Ste. Catherine au lieu de donner leur commande à la maison Lavigne et Lajoie, Lavigne a donné sa démission comme directeur de la fanfare militaire. C'est le cas de dire qu'il résigne sans tambours ni trompettes.

Bébé à sa maman :

—Dis donc, maman, qu'est-ce qu'un ange.

—Un ange, c'est une petite fille qui a des ailes et qui s'envole.

—Ah!... Eh bien! j'ai entendu hier papa dire à la cuisinière qu'elle était un ange. Est-ce qu'elle s'envolera, dis?

—Oui, mon enfant, dès demain, sans faute, à la première heure!

La dépêche suivante a été reçue hier par l'honorable M. Mercier :

Montréal, 1er juin.

Approuve pas projet pique-nique St-Hyacinthe. Trop loin. Moi fournir bon menu à condition que ça soit plus près, un endroit l'on puisse aller à pieds de cochon. Ai en mains gros stock de bons pieds.

(Signé) P. CIZOL.

Une jeune demoiselle disait dernièrement à sa grand-mère :

—O grand-maman, ne penses-tu pas que ma nouvelle robe est charmante!

—Charmante! non. Lorsque j'étais jeune fille nous avions coutume de porter des robes qui se boutonnaient jusqu'au col et nous n'avions qu'un bouton à nos gants, mais maintenant, c'est différent, les dames portent des gants qui se boutonnent jusqu'au col et elles n'ont plus qu'un bouton à leurs robes.

La scène est dans la basse-ville, à Québec, dans un char urbain :

Un jeune homme fatigué par des libations copieuses, se laisse choir sur un siège. Il paie au conducteur le prix de son passage et celui-ci tire une corde qui fait mouvoir l'aiguille sur le cadran placé au fond du char pour enregistrer le nombre de passagers. Trois passages avaient été payés et l'aiguille marqua trois points de plus. Le pochard tire sa montre et se dit :

—Tiens! ma montre n'était pas correcte. Je vais la mettre à l'heure juste.

Il se mit à régler sa montre sur le cadran du char.

Puis, baissant la tête, il tomba dans un profond sommeil.

Dans une paroisse de la rive sud. Un jeune "dude" de Montréal sur le péristyle de l'église attend la sortie de la messe pour accompagner sa blonde jusqu'à sa résidence. Le bedeau paraît dans l'entrebaillement de la porte et le Montréalais lui demande :

—Est-ce que le sermon ne sera pas bientôt fini?

—Il durera encore une heure au moins. Le curé vient de dire "dernièrement."

—Est-ce que ça lui prendra une heure pour son "dernièrement"?

—Non, mais il y a encore "Un mot de plus et j'ai fini." Ensuite il y a "finale-ment" et puis "en concluant je dirai." Patientez un peu jeune homme, votre blonde ne se gâtera pas.

Vendredi, le 27 courant à 1.15 p.m., La-débauche se promenait sur la rue St. Jacques. Il a été horrifié en voyant sortir du bureau de l'Etendard un monsieur bien connu de la paroisse de St. Jean Bouche d'Or.

Ce monsieur tenait à la main une sacoche de voyage qui semblait être très légère. Etant allé aux informations il a appris que le monsieur venait de porter chez le G.V. sa redevance mensuelle.

La sacoche contenait les carottes de ciré.

Le porteur de carottes avait l'air d'un individu dont le cerveau était en proie à quelque douloureuse préoccupation.

...Sa barbe mal brossée
Semblait se conformer à sa triste pensée.

Que voulez-vous? Tout n'est pas rose chez les Castors par le temps qui court.

—Peut-être aimeriez-vous à savoir l'heure au juste, dit un piéton qui s'était arrêté devant une bande de journaliers occupés à râcler la poussière sur la rue Craig.

—Non, monsieur, répondit un des plus vieux travailleurs, en relevant lentement son brûle-gueule et en secouant la cendre.

—Mais vous aviez l'habitude autrefois de demander l'heure aux passants?

—C'est le cas, monsieur.

—Maintenant pourquoi ne le faites-vous plus?

—Voici la raison, monsieur. Combien de temps faut-il à un homme comme nous pour s'assurer de l'heure qu'il est en vous demandant de regarder à votre montre?

—Environ dix secondes.

C'est parfait, monsieur. Mais maintenant combien me faudra-t-il de temps pour lâcher mon rateau, serrer ma pipe, sortir ma montre de ma poche et y regarder l'heure moi-même?

—De quatre à cinq minutes.

—Vous y êtes à peu près et c'est pour cette raison que nous sommes les gagnants avec la corporation; nous avons presque tous des montres.

On parle souvent d'épithètes drolatiques. Nous en ajouterons deux à la collection. Celle-ci d'abord :

CI GIT M. LEBOS

REGRETTÉ

De sa femme et de ses enfants.

et

DE MME. LOUISE DUVAL.

Et cette autre sur la tombe de M. Larivière qui s'est, comme l'indique une note en prose suicidé en se jetant dans le Saint-Laurent.

Après quoi vient ce quatrain :

Ci-git un homme victime d'un trépas

Comme l'on n'en voit pas ;

Car il a retourné le diction populaire :

L'eau va toujours à la rivière.

Le ministre des finances à Ottawa a le pesant, toutes les nuits, lorsqu'il songe que son nouvel impôt sur les cigares et cigarettes de l'étranger n'affecte pas un certain marchand de Montréal. Ce marchand, c'est le vrai Brazeau qui rit du tarif. A preuve, il vient de recevoir des Etats-Unis 100,000 paquets de cigarettes Old Judge, Vanity Fair, Sweet Caporal, etc., qu'il vend à 10 cents le paquet, pendant que ses concurrents ont porté le prix de ces articles à 15 cents. Le Vrai Brazeau est toujours au No. 47, rue St-Laurent.

Réponses aux correspondants.

JUMBO II.—Votre communication est assez intéressante, mais il nous est impossible de la publier. Toutes les correspondances anonymes, règle invariable, sont au panier. VERITAS.—La vie privée doit être murée. Cherchez un autre sujet.

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.



UN PAYS MODÈLE

L'existence de minuscules pays au milieu des grandes agglomérations qui constituent l'Europe moderne est une anomalie si singulière que la curiosité se tourne volontiers vers ces petites régions qui paraissent n'avoir conservé leur indépendance que par miracle.

Nous avons eu l'occasion de parler de la turbulente petite république d'Andorre et de cet Etat en miniature de Moressnet, entre l'Allemagne et la Belgique, dont les dix-neuf cents habitants ne dépendent de personne.

La république de San-Marin n'est pas moins intéressante. Aucun Etat n'exerce de protection sur elle. Elle peut prendre toutes les initiatives qu'il lui plaît. Elle n'est pas, comme Andorre, soumise au contrôle de représentants étrangers. Elle s'administre à sa guise, elle a le droit de décréter tout ce que décrète une grande puissance.

Il est dit dans des dépêches récentes, qu'on vient de procéder, à San-Marin, à l'élection des deux capitaines-régents qui sont les chefs de l'Etat. C'est un événement "diplomatique" qui est annoncé solennellement aux gouvernements européens, car San-Marin a des représentants accrédités dans tous les grands pays. Le ministère des affaires étrangères, à Paris, accuse réception de cette nouvelle à la petite république et ne manque pas de se servir des formules consacrées où l'on exprime l'espoir que les deux nations vivront longtemps sur le pied d'une sincère amitié.

Les capitaines-régents se prennent fort au sérieux, d'ailleurs, et l'on assure que dans leur discours au "Grand Conseil", les nouveaux élus, MM. Fattori et Louferni, ont donné l'assurance "qu'ils travailleraient au maintien de la paix".

Or, San-Marin, a, d'après la dernière statistique une population de sept mille habitants.

Il ne faut pas trop rire, cependant, de ce petit Etat, car il pourrait donner des leçons de sagesse à de plus grands, et, si peu nombreux qu'ils soient, ses habitants ont fourni les preuves d'un très respectable patriotisme. San-Marin a toujours accordé aux proscrits l'hospitalité, exemple qui n'a pas été imité par toutes les nations.

Cette hospitalité, étant donnée la situation fragile de la république, n'était pas, parfois, sans quelque courage. De puissants voisins pouvaient, en effet, prendre ombrage de cette protection.

Autre fait qui n'est pas commun, surtout aujourd'hui : San-Marin n'a pas de dettes ; tous comptes faits, après avoir satisfait à ses dépenses, qui se montent à 109,000 fr., le ministre des finances de la république peut mettre de côté, annuellement, quatre ou cinq mille francs.

Ce n'est pas, d'ailleurs, les gros traitements aux fonctionnaires qui ruinaient ce pays. Sait-on combien touchent les deux capitaines-régents, ses plus hauts magistrats ? Une indemnité de "cent quarante francs" par an ! On ne peut pas dire que, là, c'est le désir de s'enrichir qui peut pousser à la recherche des honneurs politiques.

Quant aux membres du grand conseil, aux soixante députés qui le composent, dont douze forment une espèce de chambre haute ils ne sont pas rétribués du tout.

En revanche, San-Marin paye convenablement ses instituteurs et plusieurs médecins qui donnent "gratuitement" leurs soins à tous les habitants. Les médecins sont, là, des fonctionnaires. L'idée n'est pas banale, il faut en convenir.

Il existe cependant une armée, à San-Marin, mais elle ne se compose que de quatre-vingt-dix-sept hommes chargés de garder la forteresse, et de... vingt-huit musiciens. Heureux pays, où les musiciens forment près du tiers de l'effectif militaire !

Les crises ministérielles ne peuvent guère non plus être très compliquées, car il n'y a que deux ministres, l'un chargé des finances et des affaires étrangères, l'autre de l'intérieur.



LE DÉSARVEU

SIR JOHN à NORQUAY.—Toi descends de là au plus coupant. Sinon, je te flaubé à coups de fouet. Ne t'aperçois-tu pas que tu fais un jeu pour te casser le col.

A la fin de leur mandat, les capitaines-régents comparaissent devant le peuple, qui discute leurs actes librement, et ils reçoivent des reproches ou des éloges.

George Sand avait une réelle admiration pour ce petit Etat patriarcal, qu'elle qualifiait "d'héroïque", en considérant quels efforts il avait dû faire pour se maintenir indépendant, étant si faible, pendant quinze siècles, traversant sans encombre les périodes troublées de l'Italie du moyen-âge.

De fait, on a vraiment aimé la liberté, à San-Marin : on l'a aimée au point de respecter celles des autres.

Quand Napoléon fit la campagne d'Italie, pris de sympathie pour la république de San-Marin, il envoya Monge au grand conseil, pour lui proposer un agrandissement de territoire et pour lui offrir quatre canons.

Le grand conseil fit à Monge un accueil chaleureux et le remercia, mais il refusa les agrandissements offerts et les canons.

—Dites au général, répondit-il, que la république de San-Marin, contente de la circonscription de son modeste territoire et de son existence actuelle, n'accepte pas l'offre généreuse qui lui est faite ! La simplicité des mœurs et le sentiment sacré de la liberté sont l'unique héritage que nous aient transmis nos pères. Nous nous glorifions de l'avoir conservé à travers tant de siècles, sans que l'ambition nous ait atteints.

Napoléon garda-t-il quelque rancune de cette fière réponse ? Quand cette partie de l'Italie où se trouve San-Marin se trouva former le département du Rubicon, il n'osa pas, toutefois, y englober la république. Elle demeura indépendante encore.

La fondation de San-Marin remonte au troisième siècle.

Ce saint Marin était un maçon de Rimini qui se fit ermite et à qui on donna le mont Titan, où s'élève aujourd'hui la ville, en toute propriété.

La légende raconte que si saint Marin se fit ermite, c'est par suite d'une piquante aventure. Une femme de Dalmatie soutenait que Marin était son mari et n'en voulait point de mort. Pour se débarrasser d'elle, Marin se réfugia sur le mont Titan, aimant mieux la solitude que d'être uni, malgré lui, à une insupportable créature. Ceux qui devinrent ses compagnons, peu à peu, étaient-ils comme lui des infortunés qui cherchaient à échapper à de méchantes femmes ?

La petite république fut, par force, assez bataillieuse pendant plusieurs siècles ; elle eut à subir quelques sièges, ce qui, à vrai dire, ne demandait pas peu de hardiesse de la part des assaillants, car San-Marin est d'un accès âpre et difficile, un vrai nid d'aigle.

Aujourd'hui encore, il faut quatre ou cinq pénibles heures de voiture, à travers la montagne, coupée de routes cependant, pour y accéder depuis la dernière station de chemins de fer.

Il est vrai que l'on est récompensé de l'ascension par une des plus belles vues dont on puisse jouir : la courbe majestueuse des Apennins, tout le panorama de la Romagne et, au loin, l'Adriatique toute bleue.

GRANDE EXCURSION A QUÉBEC.

L'événement du mois de juin, sur le fleuve, sera la grande excursion de Montréal à Québec, à bord du vapeur Canada. Ce sera l'un des plus beaux voyages de plaisir de la saison de navigation. A en juger par l'empressement avec lequel les billets sont recherchés, on peut dire qu'il y aura une affluence considérable. Il est bon de prévenir les familles que les organisateurs ont pris des mesures spéciales pour éliminer les personnes qui voudraient se glisser, parmi les excursionnistes, sans être convenables à une bonne société.

En s'embarquant à bord du Canada, le dix-huit juin, on assistera à un brillant concert donné par la Musique de la Cité ; on fera une magnifique excursion au clair de la lune (il y aura lune) ; on visitera la vieille capitale, du port au cap ; on se promènera dans la calèche traditionnelle ; on assistera à la grand'messe dans la superbe église Saint-Jean ; ceux qui connaissent des Québécois reverront leurs amis ; ceux qui sont étrangers feront connaissance. On dit que le bateau-excursionniste est attendu dans le port de Québec et que les Montréalais seront bien accueillis.

Le grand nombre de cabines du Canada permettra à tout le monde de se reposer et d'apparaître frais et dispos à Québec.

M. Amédée Lacombe, maître d'hôtel de la compagnie du Richelieu, servira les repas et les rafraîchissements. On est certain que le menu sera exquis.

Le départ de Montréal aura lieu, samedi le 18, à 7 heures p. m. ; de Québec, le dimanche, à 5 heures p. m., pour être de retour le lundi suivant, à six heures a. m.

PAS D'ILLUSIONS !

M. "Blanc" ne peut être un médecin indien. Le seul homme connu comme ayant fait des études médicales, pendant un grand nombre d'années, aux Etats-Unis, en sus, trois ans avec les médecins sauvages de la tribu de Chippawa, dont il connaît et parle leur langue, est maintenant fabriquant ses remèdes miraculeux qui guérissent toutes les maladies chroniques débutées incurables : "C'est le célèbre inventeur, M. Leduc, demeurant au No. 634 rue St-Laurent." — Surnommé à Montréal, comme : "l'homme qui fait revenir les morts."

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

ON N'EN DOUTE PLUS.

Qui peut douter aujourd'hui des propriétés merveilleuses de l'Huile d'Argent ? Les témoins de ses prodiges sont au milieu de nous. Allons au marché Bonsecours et là nous apprendrons que M. Joseph Poulin, marchand de volailles et de gibier, a été guéri complètement des hémorroïdes dont il souffrait depuis vingt ans, par trois applications de l'Huile d'Argent. M. Poulin est prêt à signer un certificat à cet effet. L'Huile d'Argent est en vente chez A. A. Wilson & Cie, coin de la Place Jacques-Cartier et de la rue St-Paul.

EN AVANT LE CRAPAUD !

La salle du Crapaud de Black Joe vient d'être complètement restaurée. Les amateurs de ce jeu populaire y trouveront toujours le confort désirable. Vive le Crapaud de Joe, à l'hôtel Riendeau, 64, rue Saint-Gabriel.

FIRE-WATER PROOF
PAINT
NE LISEZ PAS CECI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25
Toute autre nuance pale - - - 2.00
Vert à persiennes - - - - 4.00
par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons, nous remettons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

La Grande Vente

— CHEZ —

MATHIEU & GAGNON

SE CONTINUE

La Marchandise se donne à grande réduction.

Les Indiennes, les Cotons à moitié prix.

Les Tweeds, les Serges, les Cache-mires noirs et couleur, à moitié prix.

Les Crêpes de \$2.50 pour \$1.75.

1505, RUE NOTRE-DAME

CHAPELLERIE D'ÉTÉ.

Le plus grand assortiment de CHAPEAUX DE PAILLE qui se trouve à Montréal en fait de

MANILLE

— AINSI QU' —

Chapeaux de Futre de couleurs, Pull Over, Chapeaux de Soie,

— SE TROUVE CHEZ —

C. ROBERT & CIE.

Coin des rues St-Laurent et Vitruve

A l'enseigne du gros chapeau rouge.

Réparations de chapeaux. Chapeaux remis à neuf. Chapeaux dans les derniers styles de New York, Boston, Paris et Londres.

La maison C. Robert & Cie se recommande au public par la modicité de ses prix et la variété de son stock. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

FEUILLETON DU "VIOLON."

MONSIEUR TRINGLE

III.

BIZARRE CONDUITE DE MONSIEUR TRINGLE EN PLEINE RUE

La bise soufflait, les girouettes grinçaient des dents sur les toits, et un cœur en tôle qui servait d'enseigne à un marchand de tabac gémissait d'être battu par les vents.

Qui le croirait? M. Tringle grimpa sur une borne, enleva le cœur de tôle et le jeta par-dessus les murs du couvent des Dames de la Providence.

M. Tringle était entré au naturel dans son rôle de diable.

Un matou sortait tranquille d'un soupirail, se rendant à l'invitation d'une chatte qui voulait bien le recevoir sur un toit voisin, M. Tringle lui barra le passage, se tenant immobile devant lui, comme s'il eût voulu magnétiser ces grands yeux verts; mais le matou échappa par un crochet, et M. Tringle se mit à sa poursuite en poussant plusieurs terribles "Ah! chat!" de nature à troubler le repos des habitants de la cité.

Un brave savetier possédait depuis des temps immémoriaux une vieille statue en bois de Saint-Crépin, sous le patronage duquel était placée sa boutique. M. Tringle, ne pouvant parvenir à desceller le père des cordonniers de sa niche, cassa la tête de Saint-Crépin, un martyr! et le jeta à la tête du matou.

Etranges effets d'un costume de diable!

Le coutelier-repasseur de la ville tient en même temps des instruments d'optique: de grandes lunettes de couleur servent d'enseigne à son commerce. M. Tringle décrocha les grandes lunettes et les fracassa contre un mur.

A cette heure il ne respectait rien, pas même les panonceaux du notaire, qu'il jeta dans une cave voisine, après avoir foulé aux pieds les emblèmes de la loi.

Une lanterne allumée à la porte du commissaire témoignait des yeux toujours ouverts de la police; M. Tringle s'empara de la lanterne et l'envoya tenir compagnie aux panonceaux du notaire.

Le criminel le plus éhonté eût hésité à enlever cet emblème du gardien de l'ordre dans la cité des Ilettes.

Sans remords, M. Tringle commit ce nouveau méfait.

Le quartier était plongé dans l'obscurité; le célibataire s'attaqua aux sonnettes et aux marteaux des portes des principaux fonctionnaires de la ville, comme s'il eût voulu braver les personnages les plus importants du pays.

On eût à peine pardonné de tels excès à un ivrogne; M. Tringle semblait grisé par son costume.

A l'aide de la corde du puits communal, qu'il enleva aux embrassements de la poulie, M. Tringle brisa une longue arquebuse en bois qui faisait l'admiration des paysans devant la boutique du principal armurier de la ville.

Il arracha la cocarde d'or d'un chapeau à cornes rouges qu'il ne put desceller de la devanture d'un chapelier.

Ce que M. Tringle causa de dégâts en se rendant à la maison Brou fut immense.

Volets, grands cuiviers, persiennes, seaux, cabriolets remisés, il renversa tout sur son passage, et ce fut dans un état de surexcitation fiévreuse qu'il arriva à la soirée, ayant retrouvé dans ces déprédations une agilité endormie depuis bien des années.

IV

LA SOIRÉE DE MADAME BROU

Plein d'ivresse, M. Tringle enfla le corridor qui conduisit au premier étage de la maison habitée par les Brou

se demandant de quelle façon il entrerait. Devait-il apparaître la tête en bas, les jambes en l'air, ou se présenter avec une exquise politesse, en galant cavalier français?

M. Tringle s'abandonna à l'inspiration du moment; ayant modéré ses frénésies, qui faisaient un ennemi de chaque sonnette qu'il avait rencontrée sur son chemin, discrètement il tira le cordon.

Un bruit léger se fit entendre à l'intérieur, et Mlle Brou elle-même vint ouvrir la porte.

—Mademoiselle... dit M. Tringle, se ployant en deux de telle sorte que sa queue en trompette, comme il se dit familièrement, se mit en frais de politesses frétilantes:

La physionomie de Mlle Brou ne laissait paraître d'habitude que de rares impressions, et offrait quelque ressemblance avec les poupées des marchandes de modes, assistant dans leur vitrine au passage d'un escadron de cavalerie. Aussi parut-elle d'emblée étonnée.

—Madame votre mère se porte bien? reprit M. Tringle, qui redoubla d'affabilité.

En même temps, M. Tringle entra dans le vestibule et se trouva sur le seuil de la salle à manger, où Mme Brou entourée d'étoffes, était assise près d'une table éclairée par une lampe.

Non sans dépit, M. Tringle se dit: —Je suis arrivé trop tôt.

Toutefois, il n'en salua pas moins respectueusement Mme Brou, qui laissant couler un regard de côté sous ses conserves, regardait avec des lèvres pincées l'être bizarre qui sollicitait la faveur de déposer ses hommages à ses pieds.

Mlle Brou s'était assise près de sa mère, et les deux dames se communiquaient leurs muettes impressions avec des regards si étonnés, que M. Tringle crut d'abord qu'un accroc avait détérioré le brillant costume du diable pendant ses folies à travers les rues.

Un certain silence succéda à cette fâcheuse arrivée, M. Tringle se gardant d'être arrivé si tôt.

—Pardou, monsieur, dit Mme Brou, faisant de visibles efforts pour engager la conversation.

—Madame... Embarrassé, M. Tringle n'en dit pas davantage. Les yeux baissés, il sentait les regards de Mme Brou le parcourir des pieds à la tête depuis les griffes jusqu'à la perruque. Inquiet comme un soldat devant un officier sévère, il se demandait:

—Suis-je irréprochable? Mme Brou ayant encore une fois regardé sa fille, comme pour prendre conseil avant d'ouvrir le feu.

—Je ne vous remets pas au premier coup d'œil, monsieur, dit-elle. Ce qui entraîna M. Tringle à des éclats de rire considérables.

Son effet était obtenu! Mais le célibataire s'aperçut que Mme Brou ne goûtait pas cette gaie humeur.

Les lèvres des dames se pinçaient. D'un signe de noblesse, Mme Brou fit signe à sa fille de se tenir droite.

On eût dit des juges allant rendre leur arrêt.

—Eh quoi! mesdames, ne me reconnaissez-vous pas? demanda M. Tringle, fier de son déguisement.

Encore une fois le célibataire passa sous la toise de regards perçants, et un nouveau silence succéda à cette singulière présentation, pendant laquelle les ciseaux de la mère et de la fille faisaient de grands crac-crac dans les étoffes.

—Ces dames sont en retard pour leurs costumes? se hasarda à dire M. Tringle.

Mais comme on ne lui répondait pas, une pointe de mauvaise humeur s'empara du célibataire, qui pensa qu'en ces sortes de fêtes l'heure devait être mise au bas des lettres d'invitation.

Les moustaches gommées, commen-

çant à tirer la peau des joues et des lèvres, donnaient à M. Tringle de furieuses envies de se gratter; en même temps des gouttes de sueur produites par l'épaisseur de la perruque descendaient silencieusement sur l'accent circonflexe des sourcils, s'arrêtaient au bord des cils, tombaient sur le fard des joues et inquiétaient M. Tringle, qui n'osait se regarder dans la glace, craignant que l'harmonie de sa physionomie ne fût détruite.

—Il fait bien bon chez vous mesdames, se hasarda-t-il à dire.

Intérieurement le célibataire espérait goûter aux rafraîchissements de la soirée, car les exercices de la route l'avaient altéré outre mesure.

Les dames Brou ne parurent pas comprendre cette demande, laissant M. Tringle étonné de la tranquillité de la maîtresse de la maison qui, à cette heure, aurait dû préparer les gâteaux, le sirop et le punch.

Aucune odeur n'arrivait de l'extérieur. Certainement le punch ne chantait pas à l'office dans la bouilloire.

—Si encore quelque masque entrât! se disait M. Tringle. Un costume nouveau détournerait de moi ces terribles regards.

Mais les invités ne se pressaient pas. Lentement, lentement, le balancier de la pendule annonçait l'insaisissable destruction d'une minute par une autre.

M. Tringle tenta de ranimer la conversation:

—On dit partout, madame, que votre bal sera on ne peut plus brillant.

Encore une fois les ciseaux s'arrêtaient, et Mme Brou jeta de nouveau un long regard sur M. Tringle, des pieds à la tête.

—Certainement, pensa le célibataire, quelque accroc malséant se fait remarquer sur ma personne.

De ses griffes, car le maillot se prolongeait jusqu'au bout des doigts, M. Tringle se palpa, désespéré de n'avoir pas un plus vif sentiment du toucher.

—Ces dames terminent leur costume, sans doute? dit-il.

Malgré les morsures des ciseaux, qui se jetaient sur l'étoffe avec l'avidité d'un brochet, le célibataire se demandait à quelle heure avancée de la nuit ces étoffes seraient cousues. Et comme il manifestait son regret de ne pouvoir déjà admirer les dames dans tout le déploiement de leur costume:

(A continuer.)

LOTÉRIE NATIONALE

2,689 LOTS

VALANT

\$50,000.00

SERONT TIRÉS

le 15 Juin prochain

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

LE RESTAURANT

— ET LES —

LUNCH ROOMS D'ISAAC DUROCHER

ont été transportés au

No. 5, Cote de la Place d'Armes

Les clients d'Isaac sont invités à lui continuer leur patronage dans le nouvel établissement. Rappelez-vous l'adresse:

No. 5, Cote de la Place d'Armes

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL.

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

Pour Paraitre Immédiatement.

PAUL ET BERNARDINE

ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

Boîte 880 B.P. MONTREAL.

